

« Pathologie verbale ou lésions de certains mots dans le cours de l'usage »

Emile Littré (1880)

De l'aphémie à l'aphasie

Tant qu'on parlera de « l'aphasie » et de « l'aphasiologie », il ne sera pas possible d'en évoquer l'histoire sans mentionner le nom d'Armand Trousseau (1801-1867). Il est pourtant vraisemblable que c'est bien plus à son prestige qu'à sa culture hellénique ou à l'originalité de ses travaux que Trousseau doit, alors qu'il tente de jeter le discrédit sur les travaux et les idées de Broca, de réussir à discréditer le mot *aphémie* – selon lui synonyme étymologique d'infamie – et à lui substituer le mot *aphasie* ». ¹

Emile Littré, dit-on, aurait amplement contribué au choix définitif de ce vocable.

C'est par la biais de cette querelle terminologique que je me suis en quelque sorte rapproché d'Emile Littré (*cf. infra*).

Deux mots rapides sur l'homme, le « triste monsieur Littré », qui fut aussi qualifié de méticuleux, de perfectionniste ... sans que l'on puisse déterminer avec certitude si certaines de ces épithètes étaient franchement laudatives ou teintées d'une certaine ironie !

Emile Littré termine ses études classiques en 1819 et se lance, trois ans plus tard, dans des études de Médecine. Il poursuit celles-ci jusqu'à l'internat mais il n'exerce pas parce que son père meurt au moment même où il termine ses études médicales. Sa mère étant sans ressourcesil ne passe pas le Doctorat et il donne des cours de latin et de grec.

En 1836, il reprend des études médicales. En 1839, il publie le premier volume de son édition des travaux d'Hippocrate (en 10 volumes), une édition qui lui vaut d'être élu à l'Académie des inscriptions et belles lettres. Il finira par ouvrir un cabinet et, sans être officiellement Docteur, il entrera néanmoins triomphalement à l'Académie de Médecine en 1858 !!!

Vient ensuite la grande époque des dictionnaires. Celui que tout le monde connaît sur la « Langue Française » n'est pas le seul. Il fut précédé par un « Dictionnaire de médecine et de chirurgie ».

Nous passerons sur bien des épisodes, (A) **au plan philosophique** : enthousiasme pour Auguste Comte et sa philosophie positive du début mais dont il ne suivra pas les dérives « mystiques » et nous passerons aussi (B) **sur divers épisodes au plan politique** : en 1871, il est élu à l'Assemblée Nationale (Département de la Seine) et à l'Académie Française (malgré Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, qui s'était opposé à une première candidature en 1863 et qui menaça de démissionner).

Il devient Sénateur à Vie en 1875 et meurt en 1881, à 80 ans.

Un an avant sa mort, il écrit un petit texte peu connu dont j'ai trouvé une réédition, chez Manucius, en 2004, dans la collection « Le Philosophe » (imprimée à Orthez).

¹ Lecours, A.R. & Lhermitte, F. *L'aphasie*, Paris/Montréal, Flammarion, 1979 (p. 31).

Pathologie verbale ou lésions de certains mots dans le cours de l'usage

Comme le dit l'auteur lui-même, son entreprise se veut légère et didactique et il la considère comme le point final d'un travail exaltant au service de la langue.

Dans l'*incipit* de l'édition originale, Littré précise d'emblée : « Sous ce titre, je comprends les malformations (la *cour* au lieu de la *court*, *épellation* au lieu d'*épelation*), les confusions (*éconduire* et l'ancien verbe *escondire*), les abrogations de signification, les pertes de rang (par exemple quand un mot attaché aux usages nobles tombe aux usages vulgaires ou vils), en fin les mutations de signification » (p.29).

Il poursuit quelques lignes plus loin: « Comme un médecin qui a eu une pratique de beaucoup d'années et de beaucoup de clients, parcourant à la fin de sa carrière le journal qu'il en a tenu, en tire quelques cas qui lui semblent instructifs, de même j'ai ouvert mon journal, c'est-à-dire mon dictionnaire, et j'y ai choisi une série d'anomalies qui, lorsque je le composais, m'avaient frappé et souvent embarrassé. Je m'étais donc promis d'y revenir, sans trop savoir comment : l'occasion se présente en ce volume et j'en profite ; ce volume que, certes, je n'aurais ni entrepris ni continué après l'avoir commencé, si je n'étais soutenu par la maxime de ma vieillesse : faire toujours, sans songer le moins du monde si je verrai l'achèvement de ce que je fais » (p.30).

L'auteur se lance alors avec une délectation qui transparait dans chacune des « entrées » de ce lexique d'une petite centaine de mots. D'un mot à l'autre, il prend un plaisir évident à donner bons et mauvais points aux mots qu'il dissèque, triture et analyse, en abandonnant certains au purgatoire faute de pouvoir trancher.

Quelques exemples illustreront le travail d'*anatomiste* de Littré :

Parmi les dérives lexicales qu'il juge très défavorablement, il retient par exemple :

- *Converser, Conversation* : *Converser*, d'après son origine latine, veut dire vivre avec, et n'a pas d'autre signification durant le cours de la langue, jusqu'au seizième siècle inclusivement /.../. Puis, tout à coup, le dix-septième siècle, fort enclin aux néologismes de signification, se donne licence dans conversation ; et il ne s'en sert plus que pour exprimer un échange de propos. Ce siècle qu'on dit conservateur, ne le fut pas ici ; car, s'il lui a été licite de passer du sens primitif au sens dérivé, il n'aurait pas dû abolir le premier au profit du second. C'est un dommage gratuit imposé à la langue (sic. p. 49).
- *Donzelle* : *Donzelle* est un mot tombé de haut, car l'origine en est élevée. C'est la forme française du bas latin *dominicella*, petite dame, diminutif du latin *domina*. C'était en effet un titre d'honneur dans l'ancienne langue :... / mais *donzelle* est devenu un terme leste ou de dédain. Les mots ont leurs déchéances comme les familles » (sic. P. 55).
- *Galetas* : Quelle déchéance ! A l'origine, *galetas* est le nom d'une tour de Constantinople. Puis ce mot vient à signifier un appartement dans la maison

des templiers, à la Cour des Comptes, et une partie importante d'un grand château. La chute n'est pas encore complète ; mais au quinzième siècle, le sens s'amoindrit ; et, au seizième, le *galetas* est devenu ce que nous le voyons. C'est bien la peine de venir des bords du Bosphore pour se dégrader si misérablement (sic. P. 74)..

Du côté des dérives que Littré évalue très positivement se retrouvent des mots comme :

- *Démanteler* : Dans le seizième siècle, *démanteler* a le sens propre d'ôter le manteau, à côté du sens figuré : abattre les remparts d'une ville. Aujourd'hui le sens propre a disparu et l'usage n'a conservé que le sens figuré. *Démanteler* est un néologisme dû au seizième siècle, qu'il faut féliciter d'avoir introduit ce mot au propre et au figuré. C'est vraiment une métaphore ingénieuse d'avoir comparé les remparts qui défendent une ville au manteau qui défend l'homme des intempéries. Honneur à ceux qui savent faire du bon néologisme (sic. p. 53) !
- *Eclat* : D'origine, *éclat* signifie un fragment détaché par une force soudaine. Dès le quinzième siècle, tout en gardant son acception primitive, il prend celle de bruit grand et soudain ; mais ce n'est que dans le dix-septième siècle qu'il reçoit sa dernière transformation, celle qui, au propre et au figuré, lui attribue l'acception d'apparition d'une grande lumière. Les transformations de sens sont bien enchaînées. /.../ Il n'y a qu'à se féliciter d'avoir ainsi étendu la champ occupé par le mot (sic. p.60).

Enfin, Littré ne sait comment trancher devant des termes comme :

- *Garnison* : *Garnison* et *Garnement* sont un même mot, avec des finales différentes et avec une signification primitive identique. Ils expriment tous les deux ce qui garnit : vêtements, armures, provisions. Longtemps ils n'ont eu l'un et l'autre que cette acception ; mais, dans le cours du parler toujours vivant et toujours mobile, on a vu ce qu'il est advenu de *garnement*, qui n'a gardé aucune trace du sens qui lui inhérent. La transformation a été moins étrange pour *garnison*. Du sens de ce qui garnit, il n'y a pas très loin au sens d'une troupe qui défend, garnit une ville, une forteresse. Mais quand on lit une phrase comme celle-ci : *Le plus méchant garnement de la garnison*, quel est celui qui, sans être averti, imaginera qu'il a sous les yeux deux mots de même origine et de même acception première (sic. p.77) ?
- *Artillerie* : Ce mot est un exemple frappant de la force de la tradition dans la conservation des vieux mots, malgré le changement complet des objets auxquels ils s'appliquent. Dans *artillerie*, il n'est rien qui rappelle la poudre explosive et les armes à feu. Ce mot vient d'*art* et ne signifie pas autre chose que objet d'art, et, en particulier, d'art mécanique. Dans le Moyen âge, *artillerie* désignait l'ensemble des engins de guerre soit pour l'attaque, soit pour la défense. La poudre ayant fait tomber en désuétude les arcs, arbalètes, balistes, châteaux roulants, béliers, etc, le nom d'*artillerie* passa aux nouveaux engins, et même se renferma exclusivement dans les armes de gros calibre,

non portatives. Il semblait qu'une chose nouvelle dût amener un nom nouveau ; il n'en fut rien (sic. p.35-36).

En guise de conclusion, quelques commentaires lexicologiques, stylistiques et, surtout, psycholinguistiques :

L'édition nouvelle du livre de Littré (23004) renferme une introduction de Roger Dadoun, Professeur émérite des universités (Paris VII).

Dans les premières pages de celles-ci, Roger Dadoun écrit : « Littré a beau vouloir nous entraîner sur le terrain des « mésaventures » du mot, il se trouve, par chance, que le mot suit ses propres inclinations, subit les pressions de sa dynamique interne, et se met, par delà racines et réseaux, à mener sa propre « aventure », à « voler » de ses propres ailes, à déployer « rameaux » et « ramages » qui – quitte à y laisser quelques plumes – ravissent » (p. 12).

Dadoun montre clairement les deux aspects de la pensée lexicographique de Littré, entre « épopée » (les aventures du mot) et « pathologie » (les mésaventures du mot). D'un côté, Littré « suit une ligne d'érudition, de rigueur, d'exactitude, « scientifique », dira-t'on, frayée à l'évidence par de brillantes études médicales :.../ il ausculte, dissèque /les mots/ et se montre du coup extrêmement sensible aux « écarts », aux écarts de conduite du mot, pourrait-on dire, aux « déviations » ou déviances qu'il range /.../ dans la catégorie du pathologique. D'un autre côté, la vitalité, la puissance de créativité de la langue sont telles que Littré /.../ ne peut faire autrement, avec sa vive sensibilité à la lettre et sa frémissante écoute de la langue, que de le laisser vivre sa vie, de lui lâcher la bride » (pp. 13-14).

Du point de vue psycholinguistique et neuropsycholinguistique, force est de constater que les visions statiques du lexique – au sein desquelles à un « signifiant » correspondrait un « signifié » sont clairement erronées. Si Ferdinand de Saussure a raison d'insister sur la solidarité intrinsèque des deux faces du « signe » en synchronie (cf. l'image de la feuille de papier dont on ne peut déchirer le recto sans déchirer le verso), il n'en demeure pas moins que les mots sont vivants et leurs acceptions varient non seulement en diachronie mais également, chez un locuteur donné, et d'un moment à un autre, en fonction de paramètres extrinsèques multiples.

Tout locuteur « navigue » ainsi sans cesse sur le lexique, ses actes de parole, éminemment variables, donnant un caractère fluctuant (dynamique) aux valeurs sémantiques statiques des lexicographes, contribuant parfois à l'évolution du sens des mots en diachronie. Yvan « le Terrible » semait vraiment la terreur. Cette même forme lexicale en vient à signifier le contraire dans cette phrase, extraite d'une chanson de Johnny Halliday : « Cette fille, mon vieux, elle est terrible ! ».

Et que dire des métaphores et autres figures de style ? S'agit-il, dans les termes d'E. Littré d' « aventures » lexicales louables ou de « mésaventures » à combattre ?

Le psycholinguiste, qui observe la langue en action, ne cesse d'observer des « dérives », tantôt volontaires et contrôlées, tantôt totalement hors de la conscience du sujet parlant, dérives qui sont une belle illustration de la plasticité et de la flexibilité du langage humain. Ces dérives se retrouvent aussi bien chez le locuteur/scripteur chevronné – écrivain, poète...- que chez l'enfant néophyte, en pleine période de développement du langage, que chez l'apprenant de langue seconde dans les premiers temps de son

aventure, que chez l'aphasique qui ne trouve pas immédiatement les mots qui lui permettraient d'exprimer aisément sa pensée, que chez le schizophrène dont la pensée, en amont des mots, est souvent dans une brume néfaste, ...que chez tel ou tel sujet sain enfin en proie au stress, à la fatigue ou à tel ou tel choc émotionnel...

Emile Littré, quelques décennies avant Ferdinand de Saussure, et tout lexicographe qu'il est, n'en considère pas moins pour autant l'importance de l'usage et donc des variations, voire parfois des entorses, que ce dernier se permet par rapport aux définitions gravées dans le marbre des dictionnaires.

Le petit ouvrage qu'il écrit en 1880, un an avant sa mort, nous le montre au travail, dans son officine, scrutant minutieusement tel ou tel mot et ses contours sémantiques, remontant à ses origines et analysant ses accidents de parcours successifs, intransigeant parfois, mais parfois tolérant ou encore hésitant, lui redonnant ainsi une certaine humanité que son visage sévère et sa méthodologie d'horloger appliqué ne laisse pas transparaître au premier abord.

Merci, monsieur Littré.

Jean-Luc Nespoulous
Membre Titulaire
Académie de Montauban